

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :	Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
	" " six mois, 14 " " "
	" " un an, 25 " " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :
A LILLE : chez M. BÉGIN, libraire, rue de la Grande-Chaussée, 10.
A PARIS : chez M. LAFITTE-BULLIER, 20, Rue de la Banque.

ROUBAIX, 11 NOVEMBRE 1869

Bulletin politique.

Le Journal officiel publie deux rapports adressés à l'Empereur par M. Magne, ministre des finances, l'un relatif aux monnaies et à la question des étalons monétaires, l'autre au sujet du dégrèvement des droits de consommation établis sur les sels destinés à l'agriculture.

Le premier propos de soumettre à une enquête le règlement de la question monétaire, et de confier la direction de cette enquête au conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, ce qui a été approuvé.

Le second est suivi d'un décret en vertu duquel les sels destinés à la nourriture des bestiaux, à la préparation des engrais ou à l'amendement direct des terres, seront désormais livrés en franchise de droits, mais à la condition qu'ils auront été dénaturés par un mélange préalable, suivant un procédé particulier, aux frais des intéressés et sous la surveillance du service des douanes ou de celui des contributions indirectes.

Une dépêche de New-York rapporte qu'on a reçu à Washington une note très ferme du ministre d'Espagne au sujet des affaires de Cuba. M. Fisch a répondu que jusqu'à présent il n'avait pas l'intention de reconnaître les insurgés cubains.

L'ouverture des Chambres belges a eu lieu le 9 novembre; il résulte des explications données par M. Frère Orban, à la suite d'une interpellation, que c'est uniquement pour gagner du temps, à l'approche des élections législatives, qui vont forcément limiter la durée de la session, que le gouvernement a cru devoir supprimer le discours du trône qui eût entraîné la discussion d'une adresse.

L'amélioration, signalée dans l'état du roi Victor-Emanuel, continue; le malade est, depuis deux jours, hors de danger; aussi annonce-t-on de Florence le départ du prince Humbert pour Naples, et celui du prince Napoléon et de la princesse Clotilde pour Paris. On dément le bruit d'après lequel l'ouverture des chambres italiennes aurait été retardée; le discours du trône sera lu par un ministre.

Une dépêche de Rome du 9 novembre porte d'une longue audience, que notre ambassadeur, M. le marquis de Bonneville, a eu du Souverain Pontife.

J. REBOUX.

LE « GACHIS. »

Il n'y a qu'un mot pour peindre la situation électorale de Paris: c'est le « gachis ».

Un gachis inextricable, un gachis honnête; gachis d'idées, de paroles, de doctrines, plus encore que d'ambitions, de rivalités et de folies!

Qu'il y ait des démocrates et des radicaux; des « irréconciliables » et des socialistes; soit. C'est triste, c'est effrayant. Ce n'est pas ridicule.

Qu'il y ait des candidats assermentés et des candidats non assermentés; soit encore. Malgré les difficultés d'application, il peut y avoir là-dessous une tactique et même une protestation.

Mais qu'il y ait des « assermentés », transformés en « insermentés » par la grâce des clubs, voilà ce qui dépasse en insanité d'esprit et en mépris de toute conscience et de toute raison, les plus révoltantes excentricités.

C'est la perversion même du sens moral, c'est la débauche de la tyrannie du nombre.

Écartons les noms et les hommes, ils ne valent pas la peine d'être discutés.

Mais quel opprobre pour la grande capitale, pour le peuple qui se vante d'être le plus poli et le plus intelligent de la terre, que de voir capter ses suffrages par une bande de clubistes qui n'a d'autre mérite que de faire assaut de violence et de sottise!

Comment? au milieu d'une crise aussi grave que celle où nous sommes, il n'y a d'attention, il n'y a de curiosité que pour les tréaux où s'étaient, sans talent, sans principes, sans vergogne, quoi? l'insulte, la vengeance, l'appel au bouleversement et à la ruine!

Les démocrates eux-mêmes en sont à se voiler la face. Quoiqu'on a gardé encore un peu de pudeur, parmi eux, se cache et balbutie de timides désaveux. C'est la Démagogie qui a la parole et qui mène les chœurs; elle va passer triomphante

comme en une bacchanale. Et personne, parmi les girondins et les montagnards d'autrefois, n'aura assez de courage ou assez de force pour arrêter ce char hideux?

Voilà pourtant où nous ont conduits dix-huit années de pouvoir absolu! On devait « fermer l'ère des révolutions », et elle se rouvre avec un fracas pitoyable, mais non sans péril!

De gouvernement, on dirait qu'il n'y en a plus. Nous savons bien qu'il assiste à la saturnale avec une secrète satisfaction et avec l'espoir qu'elle servira ses desseins. Le jeu est dangereux, et il ne prend peut-être pas garde qu'à force de faire ses affaires, la démagogie défait celles de la France.

Et en attendant, où sont les conservateurs et les indépendants honnêtes? Se groupent-ils? Cherchent-ils à former quelques phalanges autour des noms qui représentent le caractère, la dignité, le talent, le mépris de la servilité et la haine de l'anarchie?

Nous le leur avons demandé, nous les y invitons encore; nous les en pressurons jusqu'à la dernière heure. La victoire peut être tentée. Fût ce la défaite, elle ne doit pas avoir lieu sans combat.

Que Paris y prenne garde! Il ne faut pas qu'il devienne l'épave de la France. Voilà trop longtemps qu'il opprime les provinces et qu'il les épuise: s'il menaçait de les livrer à la Démagogie des « Folies-Belleville », c'en serait trop.

Du reste, en face de l'apathie des honnêtes gens, en face de l'audace des révolutionnaires, en face de l'inertie calculée ou de l'impuissance réelle du gouvernement, la leçon politique ne ressort que plus éclatante.

C'est la logique qui domine; quand une nation a rompu avec les principes qui la constituent, elle va à la dérive comme un navire désemparé, elle oscille sous la tempête et roule d'écueil en écueil, au risque de sombrer dans l'abîme. Il ne lui reste alors qu'une chance de salut, c'est de revenir énergiquement à sa boussole et à son étoile; c'est de rendre le gouvernail à la main qui doit la guider vers la haute mer.

La France est une Monarchie chrétienne, libre et héréditaire. Tant qu'elle n'aura pas rétabli chez elle ces trois grands principes, elle sera vouée à la confusion et à la souffrance.

Le « gachis » d'aujourd'hui est le pré-jugé du chaos de demain!

Henry Je Riancey.

(Union)

Au nombre des qualités que doit réunir un gouvernement, la plus indispensable ce n'est pas, assurément, la volonté de faire sans cesse du nouveau; ce n'est pas non plus le désir de faire grand, mais c'est incontestablement le don de savoir faire à propos. Cette qualité, qui a fait absolument défaut au ministère Rouher-Magne-Forcade, manque tout aussi complètement au ministère Bourbeau-Magne-Forcade. En proie au mal de l'incertitude et de l'hésitation, nos ministres semblent ne sous l'étoile malheureuse de ce prince de je ne sais plus quel conte de fées, lequel, étant venu au monde une demi-heure trop tard, ne put jamais se rattrapper; faute d'être arrivé à propos, il échoua dans toutes ses entreprises. Nos ministres veulent et ne veulent pas, et quand ils se décident, enfin, à faire ce qu'il aurait fallu faire quelques semaines plus tôt, les idées ont marché et ils se trouvent toujours, quoi qu'ils fassent, en retard sur l'horloge de l'opinion publique. Ces irrésolutions constantes sont le résultat d'une absence de conviction politique trop réelle pour qu'elle n'apparaisse pas clairement à tous les yeux et ne jette point quelque méfiance dans les esprits les moins prévenus; c'est grâce à elles que la solution de la question politique, facile il y a quelques mois, est devenue bien problématique aujourd'hui et semble à peu près impossible dans les conditions où le gouvernement et la Chambre se trouveront le 29 de ce mois.

Il est incontestable que si, avant les élections des 23 et 24 mai, le gouvernement avait promis les réformes constitutionnelles qu'il a cru devoir consentir quelques semaines plus tard, le pays, librement interrogé dans les comices, eût envoyé à la Chambre une majorité considérable de députés aussi gouvernementaux que libéraux. Il n'en a pas été ainsi, et dès le lendemain de la réunion de la Chambre, l'interpellation des 116 a mis en pleine lumière la faute commise par les ministres de l'empereur, en enlevant au gouvernement le mérite de l'initiative libérale.

A ce moment, cette faute pouvait se réparer facilement. Il n'y avait qu'à ajouter au projet de sénatus-consulte deux dispositions: l'une concernant la nomination des maires; l'autre, la constitution des groupes électoraux. Le sénatus-consulte promulgué, il n'y avait qu'à faire un nouvel appel au pays; le gouvernement regagnait ainsi et au delà le terrain perdu, tandis qu'en laissant subsister ces lacunes regrettables dans le sénatus-consulte, il se

trouvait engagé fatalement dans une voie sans issue. En effet, s'il se rendait à l'opinion des logiciens qui demandent une dissolution immédiate comme la conséquence obligée des modifications apportées à la Constitution, il faisait écho à la nouvelle chambre dans des conditions de législation et de groupement de votes contre lesquelles l'opinion s'était hautement prononcée. Ces conditions devant être nécessairement changées, cette assemblée ne pouvait, par cela même, être considérée comme étant la représentation absolue exacte et sincère du pays. Reculer, au contraire, devant les difficultés de la dissolution immédiate, ainsi qu'on l'a fait, n'était pas une solution plus satisfaisante de la question. Le gouvernement, en prenant le parti de la temporisation, s'est mis dans l'obligation d'inaugurer l'empire libéral avec le concours d'une assemblée qui manque d'une autorité morale suffisante: d'abord, parce que les conditions de son mandat primitif ont été changées, et ensuite parce qu'elle est en grande partie le produit d'un système politique et administratif que le pays a condamné et que le gouvernement lui-même a dû répudier. Cette situation si difficile, qui va l'aborder? Cette tâche, si périlleuse et si ingrate, de rallier autour de son drapeau une majorité conquise sur une assemblée qui est encore aujourd'hui une énigme pour le pays et pour elle-même, à qui va-t-elle être dévolue? S'il faut en croire les officieux de toute nuance, ce serait à ceux-là mêmes qui ont, comme à plaisir, irrité cette assemblée en prolongeant jusqu'aux dernières limites possibles une prorogation injustifiable, du moment qu'elle n'était plus le prélude d'un nouvel appel au pays.

Quelque puisse être l'habileté des sous-gardiens de la parole qui ont succédé nominativement à M. Rouher, elle n'arrivera pas à leur faire obtenir un seul vote favorable de la Chambre, parce qu'une mesure d'ostracisme aussi intempestive et aussi prolongée que la prorogation ne peut, malgré tous les artifices du langage, être dépouillée de son caractère indélébile de méfiance envers la représentation nationale. A la grande joie des irréconciliables nommés pour protester sans cesse contre le coup d'Etat, les conseillers de l'empereur ont choisi la veille du 2 décembre pour réunir la Chambre et mettre fin à la période de pénible enfantement qui sépare la mort de l'empire autoritaire de la naissance de l'empire libéral. D'un autre côté, la session, qui ouvrira le 29 novembre, aura nécessairement pour préface la fin

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 12 NOVEMBRE 1869.

— 21 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE

MARQUIS DE FOUDRAS.

(Suite)

XV.

UNE JOURNÉE AU CHATEAU.

— Adieu, ma chère Alliette — dit tristement Beauregard en se levant pour sortir — je vais donner quelques ordres, afin que mes hôtes, comme vous les appelez, ne trouvent sur leur chemin ni un sac de plâtre ni un pot de couleur. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Dès que Tristan eut quitté la salle à manger, où cette conversation avait eu lieu, Alliette monta dans sa chambre, d'où elle redescendit peu de moments après. Un immense chapeau de paille jetait un

ombre protecteur sur son charmant visage, un grand panier était suspendu à son bras gauche et un sécateur d'acier brillait dans sa main droite. Ainsi défendue et armée, elle se rendit dans le jardin.

Il était fort négligé depuis que les grands travaux qu'on exécutait au château absorbaient tous les soins de Tristan; mais il convenait cependant des richesses dont Alliette allait tirer parti. Les rosiers ployaient sous le poids de leurs fleurs nombreuses et brillantes, les catalpas étaient dans toute leur splendeur passagère, les jasmins qui tapissaient les murailles dans plusieurs endroits, scintillaient d'étoiles parfumées, et quelques plantes vivaces, se jouant de l'oubli dans lequel on les avait laissées, se montraient plus belles et plus fécondes que jamais. Alliette, avec autant d'activité que de grâce, fit main basse sur tous ces trésors, et son panier trois fois rempli, vint trois fois disperser ses douces conquêtes sur le parquet du salon.

Alors l'aimable enfant s'adonna courageusement à la difficile entreprise de parer cette pièce presque entièrement nue. Elle posa sur la cheminée deux grands vases de cristal dans lesquels elle arrangea avec un art infini des iris, des glaïeuls et quelques autres plantes aquatiques; sur une console placée entre deux fenêtres elle mit deux autres vases de roses-mossues, et elle les sépara par une large coupe en porcelaine du Japon, sur les bords de laquelle elle dispersa négligemment des fleurs à grappes de nuances variées. Mais ce fut pour sa table à ouvrage, qui occupait le milieu du salon, qu'elle garda ses inspirations les plus gracieuses.

Elle n'avait cependant qu'une corbeille grossière pour l'embellir; il lui fallut donc faire des prodiges pour obtenir ce résultat. Le fond de la corbeille fut garni de quelques soucoupes pleines d'eau, et dans ces soucoupes, Alliette fit baigner les liges de ses plus belles fleurs qu'elle avait tenues en réserve. Toutes les couleurs, depuis les plus éclatantes jusqu'aux plus douces, tous les parfums, depuis les plus suaves jusqu'aux plus pénétrants, se confondaient là, non seulement sans se nuire, mais encore en se prêtant mutuellement le secours de la beauté et des charmes qui étaient particuliers à chacun d'eux. Ce dernier soin terminé, Alliette regarda autour d'elle et elle fut contente; la tendre pureté de son intention s'était reproduite, à son insu, dans son ouvrage, et sa première reconnaissance d'avoir voulu faire éprouver un plaisir à son frère, fut d'en éprouver un elle-même; cette joie était comprise toutes celles qu'elle avait connues depuis qu'elle était au monde.

Quand Tristan entra dans le salon, sa sœur n'y était plus; elle avait été s'habiller.

En voyant le miracle qu'Alliette avait accompli en si peu de temps l'attendrissement de Beauregard fut profond et douloureux parce qu'il s'y mêlait le souvenir de ses torts de la veille et le sentiment de sa faiblesse du moment. Cet être qu'il avait affligé, qu'il n'osait pas rassurer tout à fait, dont il abandonnait en quelque sorte la destinée au hasard, oubliait tout pour faire oublier à lui-même le mal qu'il lui avait fait. Ce salon, dans lequel elle allait avoir une entrevue sans doute pénible, elle le parait comme si elle devait y recevoir un fiancé que son cœur eût

choisi. Elle effaçait ainsi par les prodiges de son ingénieuse bonté les traces récentes de ces entreprises qu'on blâmait. Elle voulait, par tant de soins, prouver sa tranquillité, peut-être même son contentement. Si Tristan eût été absolu dans ses volontés uniquement par égoïsme, tout cela lui eût échappé, mais comme il l'était aussi par nécessité, croyait-il, et sans cesser d'être généreux, il le vit et il en fut à la fois reconnaissant et désolé.

Il était plongé dans une contemplation muette, et absorbé par les idées les plus opposées, lorsque sa sœur entra au salon, de sorte qu'il ne s'aperçut pas d'abord de sa présence.

— Qu'elle est bonne! — murmura-t-il à voix basse — et que je suis coupable! C'est impossible!... je n'accepterai pas son sacrifice... Ce serait trop lâche! Mieux vaut mille fois...

— Eh bien! mon ami, êtes-vous content? — demanda Alliette qui se sentait frémissant à la pensée d'entendre davantage, car les paroles de son frère étaient arrivées à son oreille.

— Content!... ma sœur; ce n'est pas le mot qu'il faut employer pour exprimer ce que je suis. Je suis touché, Alliette, profondément touché, et je voudrais, n'importe à quel prix, vous en donner la preuve.

— Je ne vous comprends pas — répondit en souriant Mlle de Beauregard — vous autres hommes; vous remerciez toujours quand on vous fait plaisir; vous avec donc bien mauvaise opinion de l'espèce humaine? Apprenez, monsieur, que je ne suis heureuse que lorsque vous êtes con-

tent. Mais, n'est-ce pas — ajouta-t-elle en voyant une pensée triste errer sur le front de son frère — n'est-ce pas que notre salon est charmant ainsi?

— Il ne le sera jamais autant à mon avis, Alliette — dit Tristan — vous êtes une fée bien plus habile que tous les tapisseries les plus célèbres. Combien avez-vous mis de temps pour accomplir tous ces prodiges?

— Je ne me souviens jamais de ce qui est passé — répliqua vivement Alliette — mais si vous voulez, je recommencerai demain et je vous prierais de regarder la pendule pendant que je serai à l'ouvrage.

— En ce moment Tristan examina attentivement Alliette, et aussitôt ses idées prirent une autre direction, bien qu'elles fussent toujours inspirées par la même préoccupation.

— Mon Dieu, ma sœur, que vous êtes belle aujourd'hui! — s'écria-t-il avec une tendre admiration. — Mais comme c'est maladroit à vous!

— Pas si maladroit, mon frère, puisque vous vous en apercevez.

— Mais d'autres le verront aussi, et voilà où est le malheur et la maladresse. — Est-ce de César que vous voulez parler? Le pauvre garçon! il ne songe guère à me regarder.